

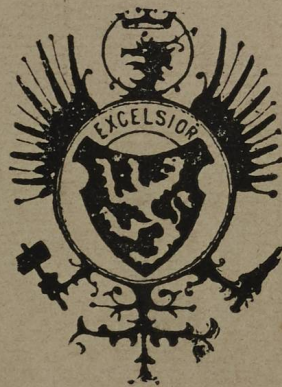
ALP 8893

Le Magasin Littéraire

Mte Albert du Bois

La
Vocation
du Poète

Prix : fr. 0,50.

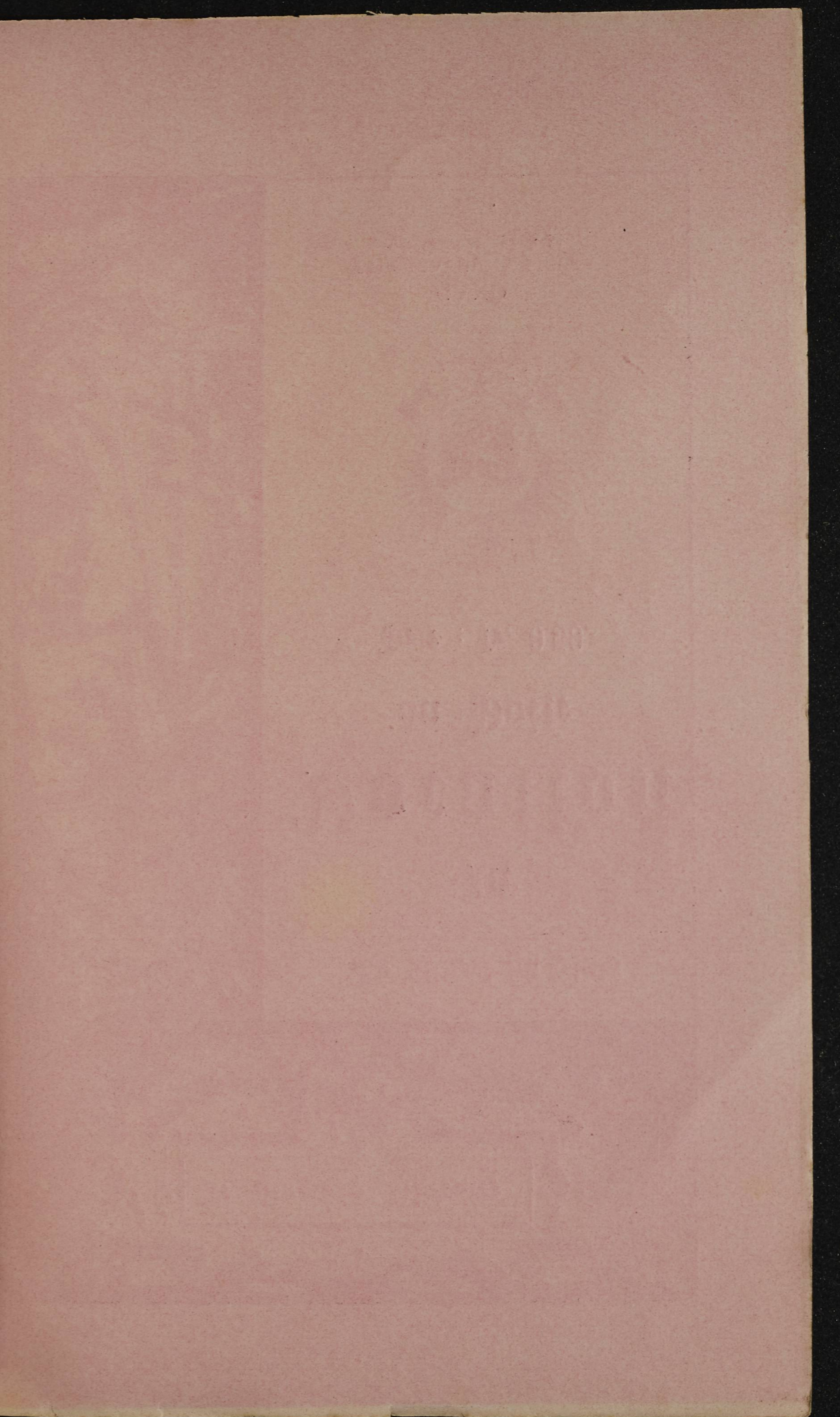


GAND

TYPOGRAPHIE A. SIFFER
rue Haut-Port, 52 & 54

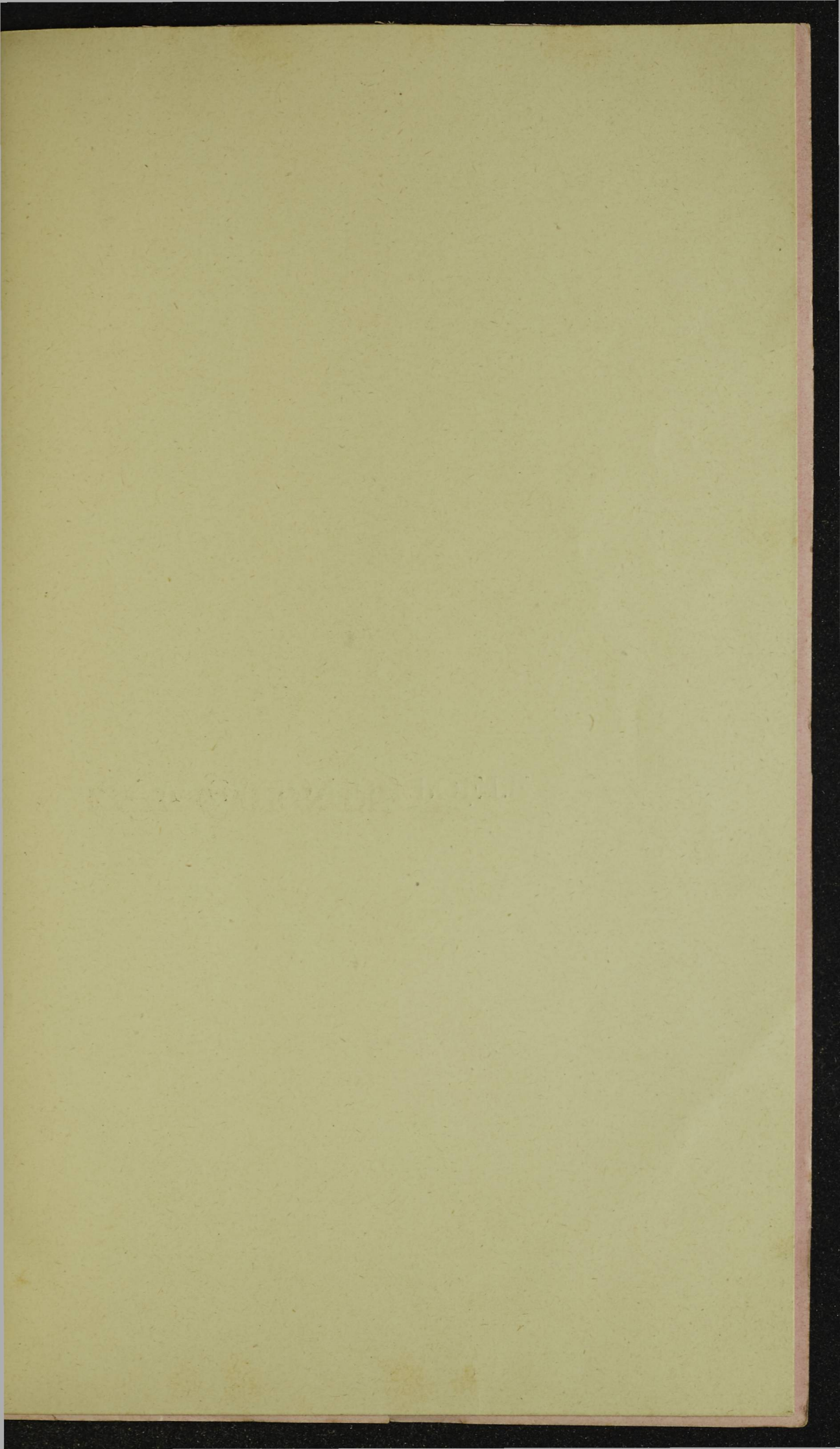
1892





MLP 8893

LA VOCATION DU POÈTE



C^{te} Albert du Bois.

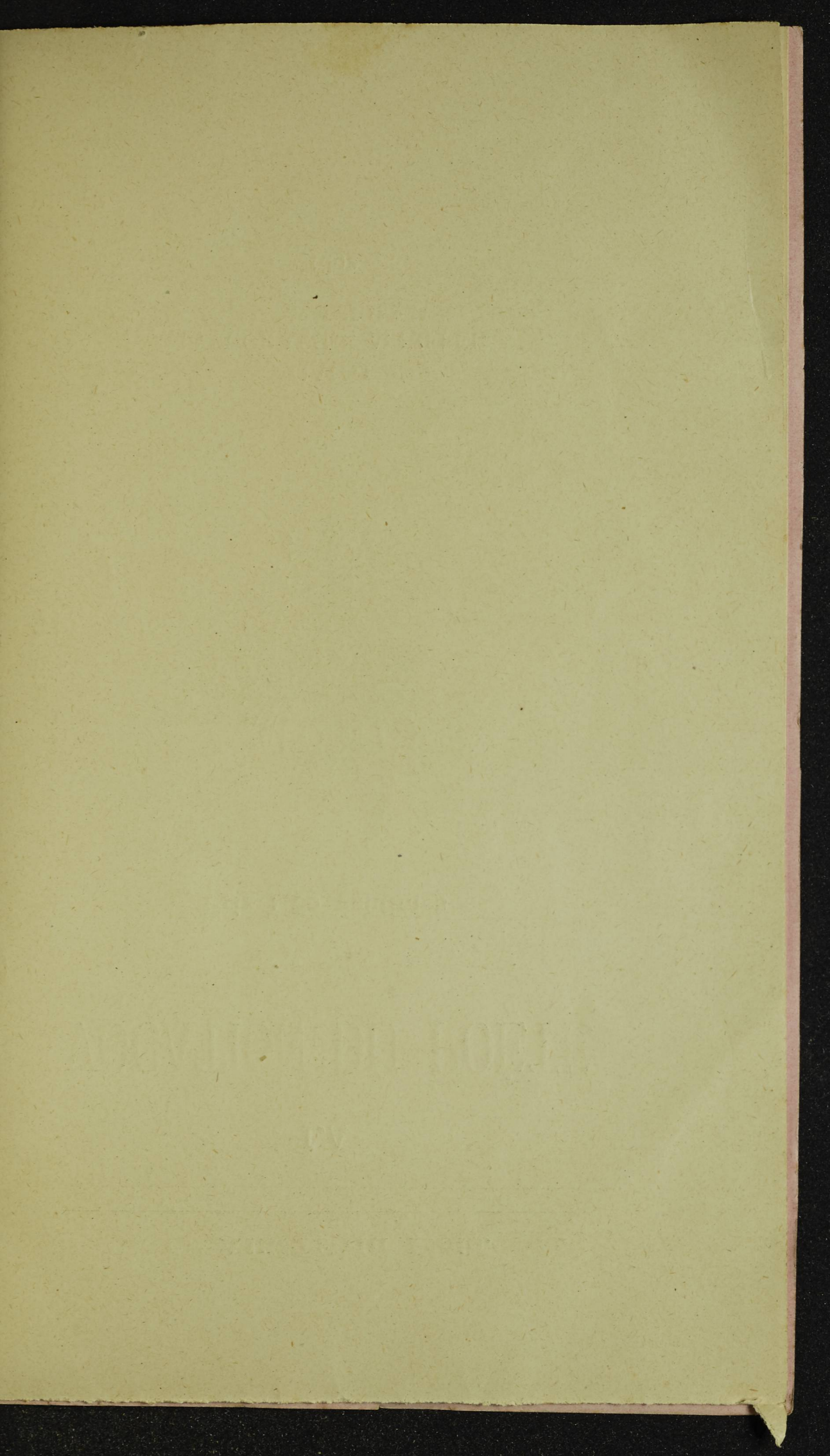
LA
VOCATION DU POÈTE

Prix : 50 centimes



GAND
TYPOGRAPHIE A. SIFFER
RUE HAUT-PORT 52 & 54

1892





La Vocation du Poète

*Me doctarum hederæ præmia frontium
Dis miscent superis!*

Hor. Od. Liv. I, 1.

LE soleil inondait les cieux d'un or plus pâle;
Au loin sur l'horizon, Capri, l'île fatale,
Dressait son profil noir dans les feux du couchant.
Des barques de pêcheurs, légères et rapides,
Gagnaient le port voisin en égrenant un chant :
Leur sillage, un instant, troublait les flots limpides,
Puis tandis que les voix mouraient dans le ciel pur,
La vague reprenait son éternel azur.

Au flanc du Pausilipe, où j'aimais mieux mes rêves,
J'errais en écoutant la grande voix des grèves,
Quand devant moi, soudain, au détour d'un sentier,
J'aperçus, ombragé d'un verdoyant laurier,
Un tombeau sur lequel je lus ce mot : *Virgile.*

Et comme j'étais là, rêveur, grave, immobile,
La légende ancienne à l'esprit me revint :
La Muse avait planté ce laurier elle-même,
Sur le dernier sommeil du doux chanteur qu'elle aime,
Et ceux là seulement touchaient à l'arbre saint,
Qui pouvaient saluer le vieux poète en frères.
Après qu'Alighieri, des rameaux séculaires,
Dans l'ombre de son temps eut passé le front ceint ;
Courbé sous son génie, ainsi que sous un glaive,
Près du laurier divin Tasse chanta son rêve :
Boccace, renonçant à des plaisirs d'un jour,
Y vint jurer à l'Art un éternel amour.
Toujours on a marché vers la sainte colline :
Arioste, Byron, et Goethe, et Lamartine,
Au tombeau du poète ont cueilli tour à tour
La branche que vers eux un vent de gloire incline...
Et j'évoquais, devant l'arbuste glorieux,
Ces hommes dont la Grèce antique eût fait des Dieux !

Moi qui dès mon enfance avais aimé la lyre,
Moi qui rimais des vers avant de savoir lire,
Pour cueillir un rameau, j'avais tendu la main,
Quand dans l'ombre livide où le jour pâle expire,
Je crus voir se dresser superbe et surhumain,
Dans son passé géant le vieux chantre romain.

« Enfant, me dit Virgile, es-tu vraiment poète?
A quoi reconnais-tu que ta voix faible est faite
Pour jeter aux humains, en passant ici-bas,
L'appel des nobles cœurs aux grands et saints combats?
Réponds!... A dix-huit ans chacun se croit dans l'âme
L'ardente poésie et sa sublime flamme;
Tout est beau, tout est bon, tout aime à dix-huit ans!...
On écoute en son cœur chanter tous les printemps.
Sans plus se défier de sa voix téméraire,
L'éphèbe impatient, de la langue des Dieux
Veut essayer les mots divins et radieux.
Croyant avoir en main la lyre d'un trouvère,
Il voudrait célébrer sur le noble instrument,
Des amours que son cœur n'a pas senti vraiment!
Plus tard, quand il a vu comment la vie est faite,
Le jeune homme attristé ne se sent plus poète,
Oubliant les lauriers que jeune il a voulus,
Il souffre, il lutte, il meurt, mais il ne chante plus.

Enfant au front serein n'es-tu point de leur race,
Ne prends-tu point comme eux un caprice qui passe,
Pour l'éternel amour qu'on doit vouer à l'Art?
A quoi bon avancer pour reculer plus tard?
Non! Si tu n'aimes pas l'immortelle Déesse,
D'un amour tout puissant, étrange et surhumain,
Si la Muse n'est point ton unique maîtresse,
Ne poursuis pas ta route — arrête! — Car demain
Le laurier dédaigné tombera de ta main! »

— « ô Maître, m'écriai-je, en relevant la tête,
Je sens bien, à mon cœur, que Dieu m'a fait poète;
L'Art ne m'attire point par un désir banal :
Jamais je n'ai rêvé de soumettre Pégase,
Pour en faire un coursier de mon char triomphal;
Non! mon cœur est trop fier pour qu'un feu vil l'embrace,
J'ai suivi la Beauté dans cette pure extase,
Qui brûle aux cœurs épris d'un sublime idéal!
Si je cherche la Muse, ô Maître, c'est pour elle,
C'est que tout mon bonheur est de suivre ses pas,
C'est qu'elle est noble, et sainte, et pure, et douce, et belle!
C'est que je l'aime enfin!... Pourquoi?... Je ne sais pas!
Oui! je l'aime et je n'ai pas besoin de courage.
Pour conserver l'amour qu'un monde inepte outrage,
Pour opposer un front dédaigneux à l'orage;
Pour défendre à genoux l'autel, que tout trahit!
Toujours, jusques au bout, poursuivant mon ouvrage,
Je chanterai, comme on respire et comme on vit! »

— « Enfant, ne cueille pas le rameau du génie!
Cherche, pour adoucir ta jeunesse bénie,
Un moins austère amour, des rêves plus riants;
Laisse la Poésie aux cœurs forts et vaillants.
Hélas! à cette époque où l'art des Dieux succombe,
Pour relever ce mort, pour le prendre à la tombe,
Il faut des dévoûments qui se donnent entiers,

Il faut des cœurs virils, des hommes, des guerriers!
L'Art n'est plus un plaisir, non! — L'Art est une lutte,
Et pour le préserver d'une honteuse chute,
Il lui faut des amants, mais surtout des soldats.
Pourras-tu sans faiblir prendre part aux combats?
Oh! si tu dois souffrir de te trouver en butte,
Aux haines des mauvais comme aux oublis des bons,
Enfant ne chante pas, car quand nous succombons,
Le Vrai, le Bien, le Beau, toutes ces saintes causes,
Succombent avec nous!... — Maintenant si tu l'oses,
Va! cueille le rameau du chanteur, du guerrier! »

C'est ainsi que parla le sublime poète,
Et moi, sans plus oser cueillir le saint laurier
Je demeurai muet, triste et baissant la tête.

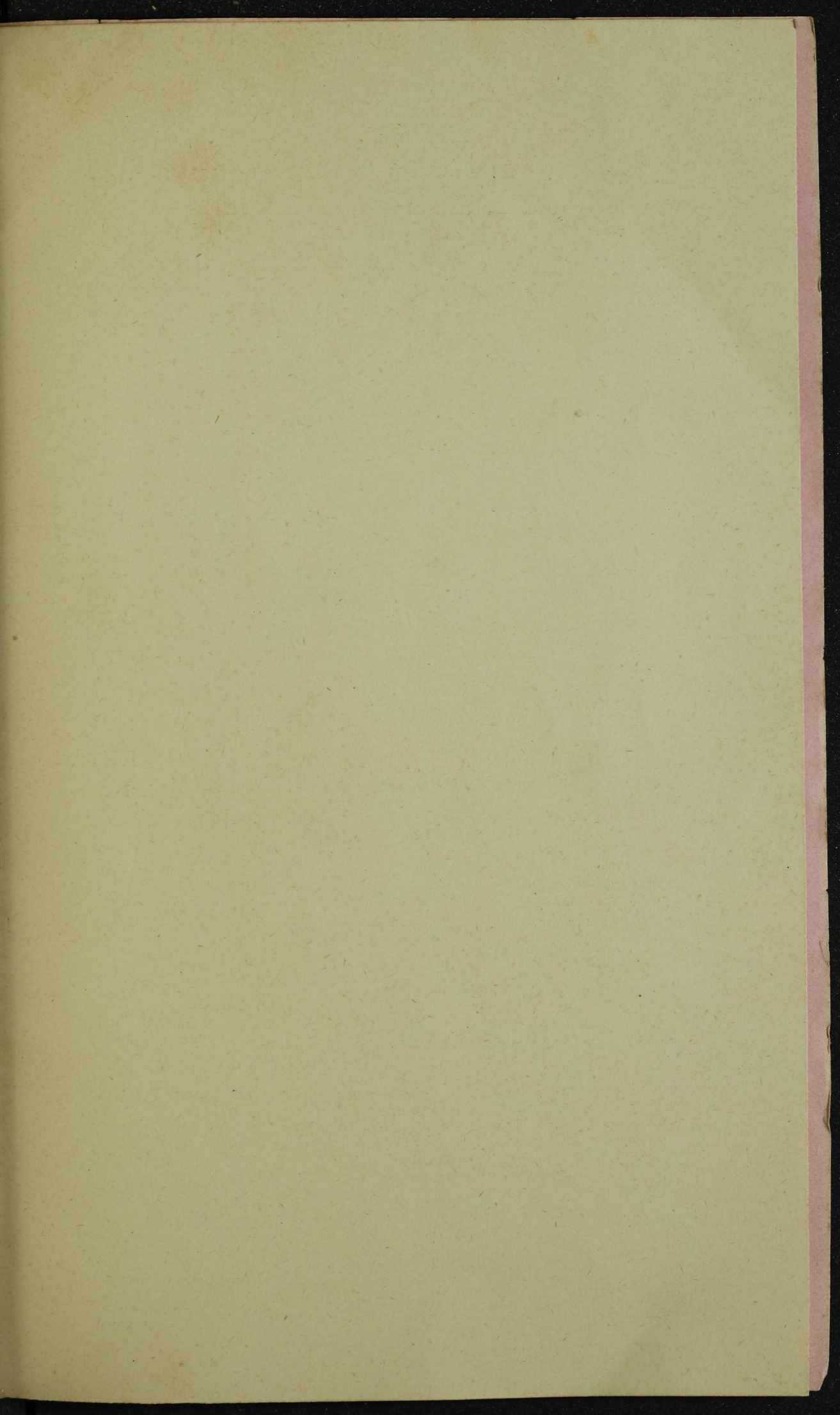


Le soleil lentement s'éteignait dans les flots;
La mer venait baiser avec de longs sanglots,
Les rochers éternels insensibles et rudes;
Et j'écoutais gémir la voix des solitudes.

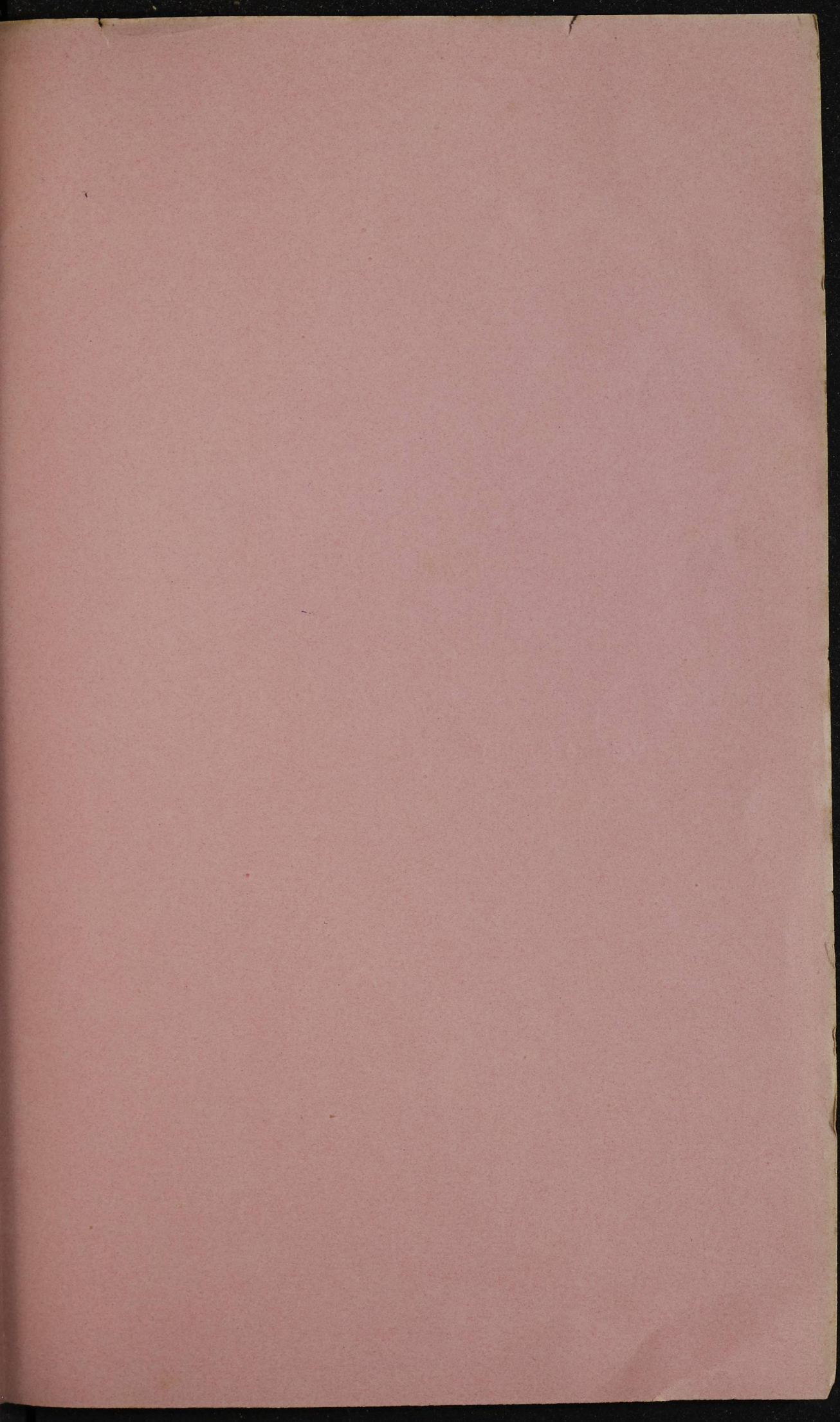
Oublieux du divin poète à la voix d'or
Vers d'autres horizons mon rêve prit l'essor.
Dans le gémissement de la nature entière,
Mélange de sanglots, d'insulte, de prière,
Il me semblait ouïr toute l'humanité,
Qui disait sa douleur devant l'immensité;
Il me sembla dans l'ombre, à mes pieds, voir l'abîme,
Que creuse le malheur et qu'élargit le crime;
Vers le fond plein de nuit glissaient de tous côtés,
Par leur faute, ou par le hasard précipités,
Livides, éperdus, hagards, des misérables,
Qui tous tendaient les mains vers des mains secourables. .
Mais nul n'apparaissait pour aider ces maudits.
Et moi, voyant cela, j'eus mal et je me dis :
Il faut les secourir, les sauver de la tombe
Avant que pour jamais leur désespoir n'y tombe.
Mais mon bras impuissant n'était pas assez fort;
Puis ils étaient trop bas pour répondre à l'effort;
Je vis que pour aider leur lugubre misère,
Pour les aider à fuir un avenir cruel,
Il me fallait leur tendre un appui salulaire :
Je cueillis une branche au laurier éternel!

Et mon front se leva plus haut que tous les faîtes :
Je venais de cueillir le rameau des poètes!

Juillet 1892.







DU MÊME AUTEUR :

Idéal et Réel (Sauvaître, Paris) 1 fr.

EN PRÉPARATION :

Volupté (roman)